

l'accomplissement du rituel : Éros et Niké, figures ailées assurant la liaison entre monde divin et monde humain, activent le rituel, chacun dans leur domaine, tout en n'en étant pas le destinataire. Le troisième chapitre s'attaque à un serpent de mer : le « masque » de Dionysos. Après un bref état de la question où l'auteure se range prudemment aux conclusions de Françoise Frontisi-Ducroux et une présentation abondamment commentée du *corpus* iconographique, la question est abordée sous l'angle du processus de construction de cette effigie et du rituel dans lequel elle s'insère. La confrontation avec l'étude du pilier hermaïque permet de comprendre comment cette effigie éphémère active la présence momentanée du dieu, présence qu'il faut sans cesse réactiver. Dans un quatrième chapitre enfin, Hélène Collard étudie les différentes stratégies mises en œuvre par les peintres pour figurer le passage du monde visible au monde invisible à travers trois séries de documents qui présentent des manières analogues d'organiser l'espace : des lécythes funéraires avec représentation de la stèle ou d'Hermès et/ou de Charon, des vases avec images représentant le dieu et sa statue, et des images mettant en scène la théoxénie des Dioscures. Les trois types de documents associent dans la même image deux sphères normalement séparées, tout en montrant les possibilités de passage de l'une à l'autre dans certains lieux et dans des rituels déterminés. Il s'agit en somme à la fois de marquer la séparation et de montrer la possibilité de contact entre les dieux et les hommes. Au terme de cette étude, le lecteur ne peut qu'être comblé : malgré la complexité du sujet, la démonstration est convaincante, fondée sur un important corpus d'images placé en fin de volume et aisé à consulter (sans parler de la qualité des images), et son auteure, mettant l'analyse iconographique au service de l'étude de la religion grecque, montre combien la figuration anthropomorphe des dieux est loin d'être leur seule représentation.

Carine VAN LIEFFERINGE

Pauline SCHMITT PANTEL, *Une histoire personnelle des mythes grecs*. Paris, Presses universitaires de France, 2016. 1 vol. 12,5 x 19 cm, 210 p. Prix : 14 €. ISBN 978-2-13-063481-2.

Avec la collection « Une histoire personnelle de ... », les Presses universitaires de France éditent une série de petits ouvrages de bonne vulgarisation dans lesquels un(e) spécialiste du domaine traité développe la thématique sous un angle personnel et selon des choix qui lui sont propres. On ne s'étonnera pas de voir associé aux mythes grecs le nom de Pauline Schmitt Pantell, professeur émérite à l'Université de Paris-1 Panthéon-Sorbonne et référence incontournable en histoire de la religion grecque antique. La ligne éditoriale et l'immensité du sujet imposent donc des qualités de clarté, de concision et des choix. Après une introduction définissant le cadre spatio-temporel et s'employant à définir (trop ?) brièvement un mythe et une mythologie, et à replacer les mythes grecs dans le contexte du polythéisme, l'ouvrage s'ordonne en huit chapitres dont la qualité immédiate, quel qu'en soit le sujet, est de plonger le lecteur au cœur des mythes fondamentaux qu'il s'agisse des récits des origines (chapitre 1 : la création du monde et la naissance des dieux, chapitre 2 : les débuts de l'humanité), ou des « histoires de divinités » (chapitre 3), ou encore de l'apport des mythes dans l'étude de la cité, cadre par excellence où se déploient mythes et rites

(chapitre 6), et, plus largement de la société grecque (chapitre 7), du rapport entre les genres (chapitre 4 : les mythes au féminin), sujet où l'on retrouve les préoccupations de l'auteure à qui l'on doit d'avoir dirigé l'excellent premier tome de *Histoire des femmes en Occident* de Michelle Perrot et Georges Duby. Dans ce parcours où le mythe apparaît comme ancré dans la société, la culture, la religion et le politique, et où la délicate question de son rapport avec l'histoire n'est pas évitée (elle fait l'objet du chapitre 5), non seulement P. Schmitt Pantel « lit » les mythes, puisés aux sources essentielles, pour la plupart littéraires (Homère, Hésiode, pseudo-Apollodore et Pausanias, pour n'en citer que quelques-uns parmi tant), ici et là archéologiques (le vase François dont le décor est un véritable répertoire de mythes, p. 129), mais elle souligne ce que ces mythes ont à dire sur le polythéisme, ensemble complexe et pluriel dans lequel les divinités se définissent dans leurs relations, et les représentations que se faisaient les Grecs de leur propre monde et de ses origines, de leurs pratiques (alimentaires, par exemple), de la division des sexes, de la jeunesse, du temps ou encore de la mort. Enfin, un dernier chapitre est consacré à la réception des mythes par les Grecs eux-mêmes et par ceux qui les liront au cours des siècles et parfois bien longtemps après leur apparition. En d'autres termes, comment les Grecs considéraient-ils leurs mythes (vaste question qui repose sur la distinction, fondée ou non, entre le *logos* et le *mythos*) et comment les lecteurs modernes les lisent-ils (dernier point illustré par deux mythes réinterprétés mais toujours présents dans notre culture, celui d'Édipe et celui de l'Atlantide) ? Ainsi s'achève un plaisant voyage au cœur des mythes, et, à travers eux, de la civilisation grecque antique, fort utilement complété par une liste des auteurs cités, un index des noms de personnes et une bibliographie succincte mais aux références de choix. Carine VAN LIEFFERINGE

Arnaud ZUCKER, Jacqueline FABRE-SERRIS, Jean-Yves TILLIETTE, Gisèle BESSON (dir.), *Lire les mythes. Formes, usages et visées des pratiques mythographiques de l'Antiquité à la Renaissance*. Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2016. 1 vol. 16 x 24 cm, 336 p. (MYTHOGRAPHES). Prix : 27 €. ISBN 978-2-7574-1154-4.

Cet ouvrage collectif est composé d'une partie des trois colloques organisés en 2011 à Lille, Lyon et Genève par le réseau international *Polymnia* qui a pour objet d'étude la tradition mythographique de l'Antiquité au XVII<sup>e</sup> siècle. Il entend répondre à la question de savoir ce que recouvre le terme « mythographie », et, du même coup, accorder aux mythographes la place qu'ils méritent. En effet, bien que sources majeures des mythes, aux côtés des poètes, les mythographes n'ont pas été beaucoup étudiés, sans doute à cause de la variété et de la complexité de leurs pratiques, considérées *a posteriori* comme relevant de la mythographie. C'est précisément cet « *a posteriori* » qui suscite les réflexions de Robert Fowler à propos des *logopoiioi* ou *logographoi* tels que devaient s'appeler eux-mêmes les plus anciens mythographes : trois d'entre eux, Hécatee, Phérécyde et Hellanicos, sont convoqués pour illustrer trois approches différentes de la mythographie, respectivement celle du poète inspiré, détenteur de la vérité, celle de l'encyclopédiste, respectueux des diverses traditions littéraires, et celle de l'historien (« Hekataios, Pherecydes, Hellanikos : Three